

primer siglo de la Compañía y pone como personajes históricos protagonistas a Ignacio de Loyola y a Francisco Xavier. A continuación, Carmen García Valdes estudia la comedia jesuita javeriana *La conquista espiritual del Japón*, de autor desconocido, escrita en fechas cercanas a 1622, año de los festejos de la canonización de Xavier. Aunque esta comedia fue escrita por un jesuita español, tanto ella como otras comedias jesuitas fueron ampliamente representadas en el Nuevo Mundo. A ese propósito recordemos que Harvey L. Johnson en su estudio sobre el teatro escolar de los jesuitas en México desde 1574 hasta 1650, muestra que ya en los últimos años del siglo XVI el teatro jesuitico era un hecho frecuente en la capital de la Nueva España. En lo que se refiere a la producción dramática sobre Francisco Xavier, buena parte de ella corresponde al siglo XVIII. Se trata de obras concentradas en torno a tres fechas claves: 1619, beatificación; 1622, canonización, y 1640, primer centenario de la Compañía de Jesús. Después de la época barroca, la presencia del tema javeriano en el teatro es más escasa, pero reaparece con cierta intensidad en el siglo XX como estudia la contribución de Carlos Mara Induráin que analiza en particular el *Volcán de amor* (1922) del sacerdote navarro Genaro Xavier Valles y *El destino impaciente* (1933) del gaditano José María Pemán, obra que alcanzó un éxito grande de crítica y público, tanto en España como en Hispanoamérica. En 1934, cuatro compañías la representaban simultáneamente por toda España y al publicarse como libro, las ventas superaron, en un solo año, los cien mil ejemplares. Además, obtuvo el Premio «Espinosa Cortina», que la Real Academia Española concedía cada cinco años a la mejor comedia del quinquenio. Pemán siempre negó que su obra tuviera una intencionalidad ideológico-política, pero es evidente que el tema y la acción que presenta no se pueden considerar desligados del conflicto político-religioso que se vivía en España en 1933. Precisamente el año anterior, el gobierno de Manuel Azaña había decretado la disolución de los jesuitas en el territorio español.

La contribución de Alejandro González Acosta incursiona en la cultura festiva religiosa novohispana a través del análisis de las relaciones de dos festejos. La primera de ellas se titula «Relación de las fiestas que se hicieron en esta Ciudad de México en la canonización del Glorioso San Ignacio y San Francisco Javier en 26 de noviembre de 1622 y por todo su ochavato». La segunda se titula «Relación breve de las fiestas que el Colegio de la Compañía de Jesús de la Insigne Ciudad de los Angeles ha hecho en la canonización de San Ignacio, su patriarca y fundador y de San Francisco Xavier, apóstol del oriente y del Beato Luis Gonzaga (Puebla de los Angeles, 1623)». Ambas relaciones dan cuenta del esplendor del barroco novohispano, en pleno auge, cuando una cultura festiva de representación alcanzó altos niveles de realización y de aceptación. Este sentido de la espectacularidad y pompa de la Iglesia católica «postridenaria» contrastaba con la austeridad de las manifestaciones religiosas de las corrientes protestantes surgidas de la Reforma luterana. Así, pues, la pompa de las festividades no era sólo la manifestación del boato de una comunidad sino también la reafirmación de los valores religiosos que la sustentaban. Como puede percibirse en las mencionadas «relaciones», el espectáculo estaba

garantizado en su magnificencia y capacidad para generar el asombro incluso con el despliegue de grandes maquinarias, como cuando «apareció un galcón grande con todos los aparejos necesarios para navegar y tan ancho que llevaba a diez y siete mártires de la India de la Compañía de Jesús...». Como observa de paso González Acosta, estas prácticas festivas generaban una importante industria constituida por el conjunto de artesanos que en ellas tomaban parte decisiva. Por otra parte, el autor alude rápidamente a la utilidad de estos festejos para mantener la paz social por medio de «mecanismos aliviadores de tensiones». Es una lástima que la contribución no haya desarrollado al menos un poco estos dos importantes aspectos de los festejos.

Rodolfo de ROUX

Université de Toulouse-Le Mirail

Carlos de SIGÜENZA Y GÓNGORA. *Oriental planeta mangélico*.- Ed. Antonio Lorente Medina, Universidad de Navarra/Iberoamericana/Vervuert, 2008.- 122 p.

Bien qu'édité posthume à Mexico en 1700, ce poème en «lira octava», ouvrage de jeunesse, éant bien oublié. L'équipe d'Ignacio Arellano dont la réputation n'est plus à faire en matière d'édition de textes du Siècle d'Or, a publié récemment d'autres écrits peu connus dédiés à la gloire du navarrais saint François Xavier. Citons, en 2006, *La gran comedia de San Francisco Javier, el sol de Oriente* du jésuite J. A. de Oviedo (+ 1760).

Antonio Lorente Medina n'essaye même pas de nous convaincre qu'il vient de redécouvrir un chef d'œuvre. Cette savante «épopée sacro panagénica» de 760 vers manque d'action. Le ton «encomiástico» domine tout, et les recettes cultistes sont employées trop consciencieusement. Le plus intéressant est presque la «carra» qui sert de prologue : le neveu du défunt fait un éloge détaillé de son oncle et supplie le vicaric général de réparer une injustice en éditant enfin l'ouvrage.

L'essentiel, c'est l'introduction, «Sigüenza, un sabio polémico», qui représente d'ailleurs la moitié du livre. Nous avons là une étude d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Sigüenza y Gongora (1645-1700), ce qui se révèle fort utile. Plus polygraphe que ce natif de Mexico tu meurs. Les américanistes connaissent assez bien certains aspects : l'expulsion de la Compagnie de Jésus au bout de sept ans parce qu'il avait fait le mur, l'importance «patriotique» des vers sur la Guadalupe et, en 1680, l'exaltation des souverains aztèques comme modèles d'un nouveau vice-roi, l'originalité et la complexité du récit en prose sur les aventures d'un naufragé, la remarquable *Livro astronomica* qui n'arrive pas à convaincre le public, la rédaction d'almachachs alors qu'il ne croit pas à l'astrologie, le récit de la grande révolte de 1692, la modeste et périlleuse carrière de professeur d'université, le rôle éminent de collectionneur de documents et objets indiens qu'il légue à la Compagnie de Jésus en revenant y mourir, enfin l'admirable testament par lequel il offre son corps à la science. En 1988, Elias Trabulse a consacré un livre aux nombreux inédits perdus, apparemment sans

retour, sur plusieurs sujets, mais surtout l'histoire des Indiens et de la Nouvelle Espagne. En 1995, Margo Glantz et Manuel Ramos ont republié le *Paraiso occidental*, éloge, « patriotique » une fois de plus, d'un couvent féminin de Mexico où les miracles sont presque monnaie courante.

Moins connus sont les mérites de Sigüenza comme charitable aumônier d'hôpital, comme ingénieur en artillerie et en assèchement des terrains, comme explorateur et cartographe jusqu'à Pensacola, comme géodésien, agronome, linguiste etc. On a perdu presque tous ses documents, y compris la correspondance avec les savants d'Europe.

Sigüenza n'est pas un grand poète et son œuvre en prose – conservée – n'est pas vraiment de premier ordre. Lorente Medina a le mérite de suivre le personnage d'un bout à l'autre de sa vie, en s'arrêtant sur la dernière période en général moins commentée. Il montre la grande cohérence entre des activités si disparates. Le traumatisme de l'expulsion le jette dans une fièvre de travail multiple et solitaire et, malgré son titre de cosmographe royal, il ne sera jamais vraiment reconnu. De façon parfois pathétique, il est victime de sa malchance, de ses scrupules, de ses imprudences, de son désordre, aussi de son honnêteté et de son courage. Quand, à la fin, il obtient la faveur du vice roi, le comte de Galve, il a la ville contre lui en raison de l'impopularité croissante d'un homme qu'il continue à défendre. Après Kepler et Newton, mais autrement, il superpose l'esprit scientifique et des formes d'esprit religieux qui peuvent surprendre.

Lorente Medina a sans doute raison de penser que la non parution de *Oriental planista*, qui avait toutes les « censuras » requises, est due au refus de la Compagnie de recevoir ce cadeau d'un homme qu'elle venait d'expulser. On lui sait gré de souligner, dans le *Theatro de rituales políticos*, l'importance de la comparaison entre les rois aztèques et les rois de Rome, Tenochtitlan a préparé le guerriers et pacificateurs. Tout comme Rome, Tenochtitlan a préparé le christianisme. L'éditeur aurait même pu rappeler que Garlaso de la Vega, l'Inca, avait utilisé le même schéma pour l'empire de ses ancêtres, comme le montre Claire Pallier dans un article de *Conquistas y contrarrevolucion*, Colegio de México/Brown Un., 1994, p. 61-74. Il est bon également d'insister sur la dernière décennie de la vie de Sigüenza et sur le *Mercurio volante* (1693) consacré à une rébellion indienne contre une mission du nord.

La bibliographie est importante, quoique incomplète : il ne pouvait guère en être autrement. On regrette par exemple l'absence du *Quetzalcóatl et Guadalupe* de Jacques Lafaye qui appelle Sigüenza le « grand alchimiste des transmutations mythologiques ».

Marie-Cécile BENASSY

Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle